



**HAL**  
open science

## Le sultan est mort. Vive le sultan ?

Jean-David Richaud-Mammeri

► **To cite this version:**

Jean-David Richaud-Mammeri. Le sultan est mort. Vive le sultan ? : Espaces et guerres de succession dans l'empire seldjokide (455/1063 - 525/1152). *Journal Asiatique*, 2018, 306 (2), pp.173-185. 10.2143/JA.306.2.3285610 . hal-04369736

**HAL Id: hal-04369736**

**<https://hal.science/hal-04369736>**

Submitted on 2 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

# LE SULTAN EST MORT. VIVE LE SULTAN ? ESPACES ET GUERRES DE SUCCESSION DANS L'EMPIRE SELDJOUKIDE (455/1063 – 525/1152)

JEAN-DAVID RICHAUD

## Résumé

Les guerres de successions sont récurrentes dans l'histoire seldjoukide. Chaque décès du sultan entraîne une lutte pour le trône. Ces combats – issus de la tradition de la tanistrie sanglante turque – montrent deux récurrences : les acteurs (les frères du sultan combattent les fils de ce dernier) et les régions concernées (les frères viennent des régions excentrées de l'empire contester le pouvoir à leurs neveux présents dans le centre). Ces deux récurrences sont des résultantes de la rencontre de deux traditions politiques, steppique et impériale ; mais loin de résoudre cette tension, les guerres de succession tendent à renforcer cette dualité quant aux conceptions du pouvoir.

## Abstract

Succession wars are recurring in Seljuq's history. Each time a sultan dies, his death brings about a struggle for the throne. These wars, which come from the Turkish bloody tanistry's tradition, show two recurrences: the actors and the regions where the wars take place (the sultan's brothers fight from the peripheric regions of the empire the sultan's children who stay in the imperial center). These two recurrences result from the meeting of two contradictory ways of thinking the political power: a nomadic one and an imperial one. However, far from resolving this opposition, these succession wars seem to strengthen this political duality.

En commentant les morts successives de Nizām al-Mulk et de Malikshāh, Ibn al-Aṭīr écrit : « le sultan décéda, l'empire s'effondra et l'épée fut sortie »<sup>1</sup>. Cette remarque du chroniqueur prépare le lecteur au récit des nombreuses années de conflits qui marquèrent l'empire seldjoukide à la mort de Malikshāh en 485/1092 ; elle sous-entend que de telles luttes furent uniques. Cette conception de l'histoire seldjoukide a d'ailleurs nourri toute une historiographie qui voyait l'apogée des fils de Seldjouk en 485/1092 et considérait les guerres entre fils et frères de Malikshāh comme marquant le début du déclin<sup>2</sup>. Des études plus récentes ont mis en évidence que loin d'être une exception et un accident de l'histoire seldjoukide, la guerre de succession des années 485/1092 – 499/1105 s'inscrit dans une tradition steppique et tribale<sup>3</sup>. Alors que l'on a longtemps évoqué les réclamations des frères comme des révoltes, l'historiographie récente de langue anglaise a choisi de désigner ces conflits par le terme de *struggle for power*, plus neutre. Pour les mêmes raisons, nous parlerons de « guerre de succession ».

Les guerres de succession sont un phénomène récurrent pendant la période seldjoukide<sup>4</sup>. Mais les études historiques ont jusque-là ignoré ses dimensions spatiales qui sont pourtant aussi régulières que les dimensions familiales : elles opposent souvent des neveux qui s'appuient sur le centre de l'empire, aux oncles tributaires des marches impériales. Les guerres de succession ont également un rôle important dans la gestion des terres seldjoukides, puisqu'elles renforcent le système du condominium aux dépens d'un système centralisé.

## I. UN ATAVIQUE DÉCHIREMENT ONCLES-NEVEUX.

De Tughril Beg à la disparition de la dynastie, aucun héritier présomptif ne put monter sur le trône sans que cela n'entraîne un conflit, même bref. Ainsi, le décès de Tughril Beg en 455/1063 ouvre la première guerre de succession (455/1063 – 456/1064) entre Alp Arslān, son frère Suleymān et Qutlumush. La mort imprévue d'Alp

<sup>1</sup> Ibn al-Aṭīr X : 206.

<sup>2</sup> Voir Grousset 1963 : 213 ; Sanallah 1938 : 85 ; Bosworth 1968 : 108. Sur la question de l'idée dans l'historiographie d'un âge d'or seldjoukide qui prend fin avec Malikshāh, voir Richaud 2018.

<sup>3</sup> Voir C. Defreméry 1853 : 429 ; Peacock 2015 : 131.

<sup>4</sup> Nous ne ferons pas ici le récit des différentes guerres de succession, puisque la chronologie a d'ores et déjà été établie. Voir Lambton 1968 : 219-222 ; Peacock 2015 : 52-53, 58-59, 76-80, 131-134 et Basan 2010 : 71-73, 81-82, 98-100, 104-109, 131-135. Voir Paul 2011 pour une étude sur Arslān Arghūn.

Arslān en 465/1072 oblige son vizir Nizām al-Mulk à manœuvrer rapidement pour que Malikshāh s'impose face à son oncle Qāvurt Beg au cours de la deuxième guerre de succession (456/1072). Le trépas du fils d'Alp Arslān en 485/1092 plonge quant à lui l'empire seldjoukide dans la troisième guerre de succession, la plus longue, puisqu'elle prend fin avec la mort de Barkyaruk en 498/1104. La disparition de Muḥammad Tapar en 511/1118 entraîne le bref quatrième conflit de succession, opposant Sanjar aux fils du sultan défunt. Enfin, la mort de Maḥmūd II en 525/1131 pose à nouveau la question de savoir si les enfants de Maḥmūd II hériteront du trône à la place de son frère Mas'ūd au cours d'une cinquième guerre de succession.

À chaque fois, on retrouve deux types de protagonistes : les frères du sultan défunt et ses enfants. La lutte entre les frères et les fils, si elle est structurante n'est pas exclusive. Ainsi, les enfants se sont tantôt unis contre leur oncle (voir leurs oncles), tantôt se sont combattus entre eux. Si l'union des enfants de Čaghri Beg<sup>5</sup> ou d'Alp Arslān est manifeste dans les sources, la longue guerre fratricide que se livrèrent les enfants de Malikshāh fut l'une des causes du caractère interminable de la troisième guerre de succession<sup>6</sup>. De même, Maḥmūd dut combattre en 513/1119-20 et en 511/1120-21 ses frères Tughril et Mas'ūd en sus des combats contre son oncle Sanjar<sup>7</sup>.

De fait, ces conflits de succession sont les résultantes d'une tension propre à l'État seldjoukide : les sultans veulent léguer le pouvoir à un fils et les autres membres du clan refusent de voir le pouvoir être remis selon une logique déviant des lois de la steppe. Cette tension est renforcée par le fait que l'héritier présumé s'est souvent trouvé être un jeune homme dont les aptitudes militaires relevaient davantage du potentiel que de l'acte. Il faut ajouter à cela la question des jeux de pouvoirs entre les différents émirs et vizirs<sup>8</sup>. Néanmoins, si les jeux de palais complexifient les guerres de succession, c'est bien le conflit entre la logique dynastique, de type impérial, et la logique tribale, de type steppique, qui rend systématique ces luttes. D'ailleurs, aucun de ces conflits ne peut s'apparenter à une guerre de palais. À chaque fois, l'ensemble de l'empire est convoqué pour cette guerre qui implique aussi bien les régions centrales de l'empire que les régions périphériques.

Ces « lois de la steppe » relèvent des logiques propres à la tradition monarchique du Grand Khan étudiée par Joseph Fletcher<sup>9</sup>. La mort du Grand Khan oblige les anciens sujets à choisir un nouveau *supra-tribal leader*<sup>10</sup>. La première étape est une guerre interne, *war of succession*<sup>11</sup>, qui doit désigner un chef au charisme militaire certain. Cette nécessaire guerre de succession, où les cartes du pouvoir sont rebattues, n'excluent pas l'existence de clans royaux au sein desquels émergent plusieurs candidats. J. Fletcher, suivi en cela par Andrew Peacock, parle de tanistrie sanglante (*bloody tanistry*)<sup>12</sup> pour évoquer ce système de succession où la guerre et le meurtre désigne le membre du clan royal qui doit hériter.

## II. LES RÉGIONS FRONTALIÈRES CONTRE LE CENTRE

### Les récurrences spatiales

L'implication de l'ensemble de l'empire se fait selon certaines logiques spatiales, qui recouvrent les logiques familiales – exception faite de la seconde guerre de succession. Les sultans se trouvent ainsi systématiquement dans les régions centrales de l'empire à leur mort : Tughril Beg meurt à Rayy ; Malikshāh rend l'âme à Bagdad ; Muḥammad Tapar décède à Ispahan alors que Maḥmūd II trépassa à Hamadhan. Les enfants quant à eux sont régulièrement présents dans les régions centrales. Lors de la troisième guerre de succession, Barkyaruk et Maḥmūd I<sup>er</sup> ne sortent globalement pas des régions centrales où ils se situaient à la mort de leur père (Maḥmūd I<sup>er</sup> était à Bagdad quand Barkyaruk se trouvait à Ispahan). De la même manière, Maḥmūd II et Mas'ūd accompagnaient leurs pères respectifs au moment de leurs décès. Alors que les enfants sont dans les régions centrales, auprès des sultans défunts, les frères agissent depuis les régions frontalières. Qāvurt Beg vient, d'Oman ou du Kirmān<sup>13</sup> ; Tutush et Arslān Arghūn font le choix étonnant en apparence de s'installer dans les marches syriennes et khurāsāniennes (Merv puis Balkh) alors qu'ils trouvent proche de Bagdad pour l'un et à Bagdad pour l'autre lorsque le sultan décède<sup>14</sup>. Les quatrième et cinquièmes guerres de succession voient quant à elles le

<sup>9</sup> Fletcher 1979-1980.

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> *Ibid.* : 238.

<sup>12</sup> *Ibid.* 1979-1980 : 239 ; Peacock 2015 : 131.

<sup>13</sup> Al-Ḥusaynī : 56 parle d'Oman. Les autres sources restent plus évasives, se contentant d'évoquer le fait que Qāvurt Beg était au Kirmān (Ibn al-Aṭīr X : 78) ou juste a rassemblé son armée pour récupérer le pouvoir (Ibn al-Ġawzi XVI : 145 ; al-Bundārī : 48).

<sup>14</sup> Pour Tutush, voir Ibn al-Aṭīr X : 219 ; Ibn al-Qalānīsī : 123-124, 126-127 et pour Arslān Arghūn, voir Ibn al-Aṭīr X : 262 ; al-Bundārī : 256 ; al-Ḥusaynī : 85.

<sup>5</sup> Si Alp Arslān conteste le trône à son frère Suleymān, il n'y a pas de combats entre eux deux et les sources nous laissent penser que Suleymān fit preuve d'un faible libre arbitre.

<sup>6</sup> Voir à ce sujet l'étude de Defréméry 1853.

<sup>7</sup> En ce qui concerne Tughril Beg, voir Ibn al-Aṭīr X : 547-548 et Ibn al-Aṭīr X : 562-566 pour Mas'ūd.

<sup>8</sup> Le cas emblématique mais non unique est la troisième guerre de succession en partie aggravée par la guerre que les nizāmiens livrent aux partisans de Tāğ al-Mulk, désigné comme l'assassin de leur maître.

puissant sultan du Khurāsān, Sanjar, s'imposer face à ses neveux et ses petits-neveux. Quant à la première guerre de succession, elle obéit aux mêmes « règles » spatiales, *mutatis mutandis*. En effet, Tughril Beg meurt sans enfant. Le combat aura lieu en deux temps, entre ses neveux, puis entre Alp Arslān et un cousin de Tughril Beg manifestement plus âgé<sup>15</sup>. Or, à plusieurs égards, on peut considérer que Suleymān occupe la fonction d'« enfant » du sultan défunt, quand Qutlumush et Alp Arslān jouent le rôle des « frères ». Comme la plupart des « enfants », Suleymān est en effet très jeune quand le sultan décède<sup>16</sup>. Par ailleurs, il est désigné par le sultan comme son successeur officiel et Ibn al-Aṭīr précise que Tughril Beg a épousé la mère de Suleymān<sup>17</sup>. À l'inverse, Alp Arslān et Qutlumush sont d'ores et déjà des guerriers accomplis et investis de la gestion de territoires. Dans cette configuration, on retrouve l'opposition spatiale décelée plus tôt : le « fils », Suleymān est à Rayy avec Tughril Beg, quand Alp Arslān vient du Khurāsān et Qutlumush du Damghan<sup>18</sup>.

L'omniprésence des marches frontalières se manifeste aussi par l'opposition de Muḥammad Tapar à son frère Barkyaruk depuis l'Azerbaïdjan qu'il a reçu en apanage<sup>19</sup>. En outre, l'Atabeg d'Azerbaïdjan, Ğuyūsh Beg, intervient pendant la quatrième guerre de succession<sup>20</sup>, quand l'Atabeg de Syrie, Zenguī prend part à la cinquième guerre de succession<sup>21</sup>.

Si une majeure partie des acteurs impliqués est liée aux marches, les règlements des conflits, à savoir les batailles, ont toujours lieu dans les régions centrales de l'empire, en Irak ou au Ğibāl. Ainsi, la première guerre de succession se règle à Rayy d'abord, puis dans le Khuzistan<sup>22</sup>. La guerre entre Malikshāh et Qāvurt Beg se termine à Hamadhan<sup>23</sup>. La troisième guerre de succession voit l'ensemble des batailles avoir lieu entre Bagdad, Ispahan et Rayy<sup>24</sup>. C'est à Savēh, entre Rayy et Hamadhan que Maḥmūd et Sanjar se rencontrent en 513/1119-20<sup>25</sup>.

<sup>15</sup> Cahen 1964.

<sup>16</sup> Sibṭ ibn al-Ġawzī : 98.

<sup>17</sup> Ibn al-Aṭīr X : 6, 29 ; Sibṭ ibn al-Ġawzī : 98.

<sup>18</sup> Voir Cahen 1964 : 24. Pour Alp Arslān, voir Ibn al-Aṭīr X : 29 ; Sibṭ ibn al-Ġawzī X : 101-102 et 108-110.

<sup>19</sup> Ibn al-Aṭīr X : 287 ; al-Ḥusaynī : 76-77.

<sup>20</sup> Ibn al-Aṭīr X : 562-566.

<sup>21</sup> Ibn al-Aṭīr X : 675-679 ; Ibn al-Ġawzī XVII : 270 ; al-Ḥusaynī : 108.

<sup>22</sup> Ibn al-Aṭīr : 36 ; al-Ḥusaynī : 30-31 ; Sibṭ ibn al-Ġawzī : 101-102.

<sup>23</sup> Ibn al-Aṭīr X : 78 ; al-Ḥusaynī : 56-57 ; al-Bundārī : 48 ; Ibn al-Ġawzī XVI : 145 ; Sibṭ ibn al-Ġawzī : 160.

<sup>24</sup> Ibn al-Aṭīr X : 234, 245. Seules les batailles pour déloger Arslān Arghūn du Khurāsān n'ont pas lieu dans la zone irako-jibālienne.

<sup>25</sup> Ibn al-Aṭīr X : 551 ; al-Ḥusaynī évoque le fait que la bataille se déroule dans les environs de Rayy (p. 88), tout comme Ibn al-Ġawzī (XVII : 172).

Enfin, Sanjar met en déroute son neveu Mas'ūd à Kermānshāh, entre Hamadhan et Bagdad<sup>26</sup>.

Les guerres de succession voient donc un pattern spatial se superposer à un pattern familial : les frères des sultans défunts s'opposent depuis certaines régions frontalières de l'empire (Syrie, Azerbaïdjan, Khurāsān, Oman-Kirman) aux enfants de ce dernier qui se situent au centre. Ce sont également les régions centrales qui sont les lieux de « résolution » des conflits.

La Transoxiane joue un rôle différent. Si elle apparaît régulièrement dans les chroniques au moment des guerres de succession, ce n'est cependant jamais comme un lieu de la contestation de l'ordre de succession mis en avant par le centre de l'empire. Zone toujours à conquérir ou en train d'être conquise, la Transoxiane n'est pas gérée dans son ensemble par un membre de la famille mais avant tout par des émirs ou des dirigeants locaux qui se trouvent dans une situation de soumission au clan. La guerre de succession permet à ces dirigeants locaux de se révolter contre la tutelle seldjoukide<sup>27</sup> ; il s'agit alors pour le sultan de faire rentrer dans le rang ces élites locales qui profitent de l'instabilité pour s'émanciper. Cette émancipation est de plus ou moins longue durée ; mais on remarque une relative clémence à l'égard de ces élites révoltées qui n'est pas sans rappeler le processus décrit par Fletcher dans le cadre de la tanistrie sanglante.

### Quelles fonctions pour les marches ?

Les sources font émerger deux principales raisons à cette implication, pourtant contre-intuitive, des zones les plus éloignées des centres impériaux.

Tout d'abord les territoires frontaliers sont attribués aux frères dans la plupart des cas. Le Khurāsān et la Transoxiane relèvent de l'autorité d'Alp Arslān au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle et se trouvent sous la tutelle de Sanjar au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup><sup>28</sup>. Dans le cas de la seconde guerre de succession, Qāvurt Beg est investi du Kirmān et d'Oman<sup>29</sup>. Muḥammad Tapar puis Da'ūd avaient également reçu l'Azerbaïdjan en apanage<sup>30</sup>. Le cas de la troisième guerre de succession est plus complexe : si Damas était délégué à Tutush, le cas d'Arslān Arghūn est plus complexe.

<sup>26</sup> Ibn al-Aṭīr X : 677 ; Ibn al-Ġawzī précise que la rencontre a lieu dans les environs d'Hamadhan (XVII : 270).

<sup>27</sup> Voir les révoltes des émirs de Khatlan et Saghaniyan pendant la première guerre de succession (Ibn al-Aṭīr X : 34). On peut également penser à la mort de Malikshāh qui est suivie de la reprise d'indépendance de Samarcande après la mort de Malikshāh (Ibn al-Aṭīr X : 243-244) et des révoltes des émirs Qudun et Yaruqtash (Ibn al-Aṭīr X : 267-268).

<sup>28</sup> Ibn al-Aṭīr X : 6-7 ; al-Ḥusaynī : 29 ; Sibṭ ibn al-Ġawzī : 109. Pour Sanjar, voir Ibn al-Aṭīr X : 265 ; al-Ḥusaynī : 86-87.

<sup>29</sup> Al-Ḥusaynī : 59.

<sup>30</sup> Pour Muḥammad Tapar, voir Ibn al-Aṭīr X : 287 ; pour Da'ūd, Ibn al-Aṭīr X : 679.

Ce prince est en effet mal connu des sources elles-mêmes<sup>31</sup>. Il semble être assuré qu'il était détenteur d'une *iqṭā'* de 7 000 dinars dans l'ouest de l'Iran<sup>32</sup>. Il est par contre plus délicat de déterminer si le frère de Malikshāh avait des liens avec le Khurāsān. En effet, al-Ḥusaynī affirme qu'Alp Arslān, après sa campagne contre Ani, a nommé « son fils Arslān Arghūn » au poste de gouverneur du Khwarezm<sup>33</sup>. Ibn al-Aṭīr s'accorde avec al-Ḥusaynī pour affirmer qu'Alp Arslān a nommé un certain Arslān Arghūn gouverneur du Khwarezm en 458/1065-66. Mais il affirme qu'il s'agissait du frère du sultan<sup>34</sup>. Nous n'avons cependant aucune mention d'un frère d'Alp Arslān qui se nommerait ainsi. Le problème se complexifie avec le fait qu'al-Bundārī affirme que le frère de Malikshāh est mort à 26 ans<sup>35</sup> et ne serait donc même pas né lors de cette nomination du gouverneur du Khwarezm. Cette contradiction entre l'âge auquel Arslān Arghūn est décédé et la date de nomination du gouverneur Khwarezm a fait dire à Cl. Cahen et J. Paul qu'il fallait y voir une homonymie<sup>36</sup>. Nous serons moins catégoriques. En effet il faut noter un dernier élément qui n'a pas été relevé par les deux historiens. Dans le récit des événements suivant la mort d'Alp Arslān, Ibn al-Aṭīr évoque un « Arslān » qui reste avec Ayāz à Balkh pendant que Malikshāh retourne à Nishapūr<sup>37</sup>. Ayāz a alors la double mission de protéger les intérêts seldjoukides sur la rive nord de l'Oxus et de prendre en main le territoire qui lui est échu. Il n'est pas impossible qu'il soit alors accompagné d'un autre frère. Ne connaissant pas d'Arslān dans l'entourage d'Alp Arslān en dehors d'Arslān Arghūn, on peut faire l'hypothèse qu'il s'agit effectivement du même personnage. À l'image de son frère Ayāz, Arslān Arghūn aurait pu rester dans la région pour prendre le territoire qu'on lui avait été attribué bien auparavant. En outre, il n'est pas inhabituel chez les Seldjoukides qu'un enfant reçoive la charge d'une région sous la tutelle d'un émir. Mais il est difficile de trancher la question à partir de ces éléments. Cet Arslān n'est pas évoqué par la suite et le texte d'Ibn

al-Aṭīr ne va pas sans poser problème<sup>38</sup>. Il n'est cependant pas impossible que cette disparition de la chronique soit due à l'extrême jeunesse du frère de Malikshāh qui l'empêche de participer activement aux opérations militaires contrairement à son frère Ayāz. Si cette hypothèse est juste, il est alors peu probable qu'Arslān Arghūn ait vraiment eu 26 ans en 490/1096 ; il n'aurait qu'un an à la mort de son père et on comprend mal qu'il puisse participer à des campagnes aussi lointaines à un tel âge. Cela rejoindrait les affirmations d'al-Ḥusaynī qui conserve l'idée qu'Arslān Arghūn avaient eu des responsabilités dans la région de l'Oxus, quand bien même ces responsabilités se seraient faites sous la tutelle d'un émir. En conclusion, même si l'on ne peut pas l'affirmer avec certitude, il n'est pas impossible qu'Arslān Arghūn n'ait pas eu de fonction qui l'amène à tisser des liens avec les régions orientales de l'empire seldjoukide.

Le deuxième élément à prendre à compte pour expliquer l'importance de régions excentrées est le poids militaire que représentent ces régions. Comme le rappelle J. Fletcher, ces luttes ont avant tout le rôle de légitimer un prétendant par une victoire militaire, malgré les fidélités aléatoires des armées du sultan défunt<sup>39</sup>. Les marches sont les lieux où l'on est à même de rassembler ses forces. Il peut s'agir des troupes de turcomans ou des troupes stipendiées par le prince seldjoukide, même s'il est difficile de les distinguer dans les sources.

Il est indubitable qu'une partie des frères s'appuient sur des troupes régulières, la plupart du temps personnelles. Cela n'exclut pas le recours à des troupes nomades. Le cas d'Alp Arslān est exemplaire de l'usage des troupes professionnelles. En effet, s'il s'appuie sur son armée pour investir Rayy, il peut également compter sur le soutien d'une partie de l'armée de Tughril Beg. En effet, Ibn al-Aṭīr et al-Bundārī mentionnent deux émirs, Yaghi Siyan<sup>40</sup> et Ardam qui fuient à Qazwin depuis Rayy après la proclamation de Suleymān dans la *khuṭba*<sup>41</sup>. Ils y affirment leur allégeance à Alp Arslān en faisant proclamer la *khuṭba* au nom du maître du Khurāsān. D'une manière générale, Alp Arslān obtient assez vite l'assentiment général et il peut compter contre

<sup>31</sup> Nous le connaissons par Ibn al-Aṭīr X : 262-264. Al-Ḥusaynī : 33-34, 40, 54, 85-87. Al-Bundārī : 85, 256-258. Mais les deux grandes chroniques bagdadiennes de Ibn al-Ġawzī et Sibṭ ibn al-Ġawzī ne font aucune mention d'Arslān Arghūn, ne serait-ce que pour signaler sa mort.

<sup>32</sup> Ibn al-Aṭīr, X : 262 ; al-Bundārī : 256 ; Al-Ḥusaynī : 85. J. Paul pense qu'au-delà de la réalité de l'*iqṭā'*, les sources veulent insister sur le rôle secondaire que joue Arslān Arghūn avant la mort de Malikshāh, voir Paul 2011 : 100.

<sup>33</sup> Al-Ḥusaynī : 40.

<sup>34</sup> Ibn al-Aṭīr X : 50.

<sup>35</sup> Al-Bundārī : 258.

<sup>36</sup> Cahen 1960 ; Paul 2014.

<sup>37</sup> Ibn al-Aṭīr X : 76

<sup>38</sup> Le texte d'Ibn al-Aṭīr note : « *wa āqāma ayāz arslān bi-balkh* ». D.S. Richards dans sa traduction propose de restituer la conjonction « et » entre Ayāz et Arslān étant donné que nous ne connaissons aucun Ayāz Arslān. En outre, dans la suite du texte, Ibn al-Aṭīr ne parle plus d'un Ayāz Arslān, mais bien d'Ayāz, suivant en cela toutes les autres chroniques.

<sup>39</sup> Fletcher 1979-1980 : 238.

<sup>40</sup> Al-Bundārī l'appelle autrement ; mais les manuscrits divergent quant à la graphie et Houtsma ne tranche pas, optant pour l'écriture « a.r.(b/y/n).s.'n ». Voir Al-Bundārī : 28.

<sup>41</sup> Ibn al-Aṭīr X : 29 ; al-Bundārī : 28 ; Sibṭ ibn al-Ġawzī affirme qu'un émir, Ardam al-Haḡīb a refusé de soutenir le jeune Suleymān aux dépens d'Alp Arslān lorsque Tughril Beg a nommé Suleymān comme héritier, voir Sibṭ ibn al-Ġawzī : 97.

son cousin Qutlumush sur ses propres troupes et les anciennes troupes de Tughril Beg.

À l'instar de son père, Tutush chercha à s'appuyer d'abord sur des troupes régulières, en plus d'un recours aux Turcomans. Les sources sont encore une fois très pudiques quant à la composition de l'armée du frère de Malikshāh. Ibn al-Aṭīr et Ibn al-Qalānīsī ne donnent aucune information. Al-Bundārī évoque le fait que ce sont avant tout les Turcomans qui rejoignent l'armée de Tutush<sup>42</sup>. D. Durand-Guédy suit cette source. Il fait aussi remarquer que le *shihna* de Bagdad nommé par Tutush est un Turcoman alors que l'habitude était de nommer un ancien mamelouk ; il affirme par ailleurs que la route suivie par Tutush pendant sa deuxième campagne contre Barkyaruk, erratique, peu efficace, et marquée par de nombreux pillages, est liée à la présence des Turcomans qu'il fallait satisfaire au moyen de butins et dont la fidélité variait en fonction des saisons de migration<sup>43</sup>. Nous le rejoignons quant au fait qu'à partir de 487/1094-95, après la défection de Buzān et Aq-Sunqūr, l'armée de Tutush est massivement composée de Turcomans. Mais, en ce qui concerne la première campagne, nous pensons que l'armée du maître de la Syrie est en grande partie composée de professionnels. On peut expliquer la mention d'al-Bundārī par le point de vue légitimiste d'al-Isfāhānī rapporté par al-Bundārī et par l'habitude de lier les Turcomans au soulèvement des princes seldjoukides. Il n'est par ailleurs pas impossible que les compositions des armées de la première et de la seconde campagne soient mélangées par le chroniqueur. Comme la seconde armée de Tutush était composée de nomades, al-Bundārī aurait estimé que la première l'était également. Mais, en ce qui concerne la première campagne, même si l'appui des Turcomans compte dans l'armée du prince de Damas, Tutush recherche avant tout le soutien de l'armée des frontières. Dès son retour sur ses terres, il réclame l'allégeance des émirs Buzān et Aq-Sunqūr<sup>44</sup>. Or, par le récit des campagnes antérieures à la mort de Malikshāh, nous savons que les troupes stationnées à Damas, Édesse et Alep étaient en majeure partie professionnelle et stipendiée<sup>45</sup>. L'appui des Turcomans attesté par al-Bundārī, devait être, dans un premier temps du moins, relativement faible. En effet, le retournement des émirs suffit à Barkyaruk pour l'emporter sur son oncle, ce qui ne peut s'expliquer que si les Turcomans ne représentent pas une force majoritaire<sup>46</sup>. Dans la même idée de renforcer son pouvoir par le contrôle militaire de places fortes, il fait la conquête

méthodique de toute la Mésopotamie, du Diyar Bakr et commence la conquête de l'Azerbaïdjan. D. Durand-Guédy estime que cette campagne trouve son explication dans la volonté de recruter les Turcomans qui nomadisent dans la région<sup>47</sup>. Mais une campagne menée dans le but de recruter des Turcomans explique mal les nombreux sièges que Tutush y a mené. Par ailleurs, la première campagne ne fait pas mention de pillage en dehors des cas où cela représente une punition infligée à des vaincus qui se sont violemment opposés à Tutush<sup>48</sup>. Enfin, lors de la bataille qui oppose Tutush à Ibrahim ibn Quraysh en Rabi' I 486/avril 1093, Ibn al-Aṭīr affirme que les Arabes comptent 30 000 combattants alors que Tutush ne peut aligner que 10 000 hommes<sup>49</sup>. Au-delà de la réalité des chiffres, on remarque que la chronique conserve l'idée que l'armée de Tutush est alors relativement réduite, ce qui est tout à fait compatible avec une armée majoritairement professionnelle, augmentée de quelques Turcomans très fidèles à Tutush et prêts à se lancer dans une longue campagne de siège peu rétributive dans un premier temps. Et si Tutush envoie un Turcoman comme *shihna* de Bagdad, ce sont bien Buzān et Aq-Sunqūr qui sont nommés à la tête des ailes de l'armée de Tutush, preuve d'une certaine importance dans l'entourage du prince de Damas

Durant les quatrième et cinquième guerres de succession, il est clair que Sanjar combat son neveu puis son petit neveu au moyen de son armée du Khurāsān. Lors du récit de la bataille de Sāveh le 2 Jumādā I 513/11 août 1119, Ibn al-Aṭīr mentionne la présence de 18 éléphants dans l'armée du Khurāsān<sup>50</sup>, preuve d'une certaine professionnalisation d'une partie de l'armée de Sanjar. De l'autre côté du territoire, l'armée des frontières syriennes intervient sous les ordres de Zengūī lors de la quatrième guerre de succession. Si Zengūī peut intervenir dans le conflit et s'imposer comme un acteur à part entière, c'est parce qu'il a à sa disposition l'armée qui lui sert à combattre en Syrie, contre les Croisés et contre les autres princes musulmans<sup>51</sup>.

S'il est assuré que certains frères s'appuient sur des troupes plus ou moins régulières, en tout cas attachées régulièrement à la personne du prince, il n'est pas moins sûr que d'autres s'appuient essentiellement sur des Turcomans. Qutlumush s'appuie sur ces forces et Al-Ḥusaynī affirme à ce sujet : « il avait rassemblé un ramassis de troupes semblable à des sauterelles éparpillées »<sup>52</sup>.

<sup>42</sup> Al-Bundārī : 84 ; voir Peacock 2015 : 133.

<sup>43</sup> Durand-Guédy 2015 : 123-124.

<sup>44</sup> Ibn al-Aṭīr X : 219-220 ; Ibn al-Qalānīsī : 122.

<sup>45</sup> Ibn al-Aṭīr X : 202-203.

<sup>46</sup> Sur la défaite, voir Ibn al-Aṭīr : 222 ; Ibn al-Qalānīsī évoque le retour en Syrie après les défections avec plus de pudeur, voir Ibn al-Qalānīsī : 124.

<sup>47</sup> Durand-Guédy 2015 : 124.

<sup>48</sup> C'est le cas de Nisibe dont les habitants ont insulté le maître de Damas. Voir Ibn al-Aṭīr X : 221.

<sup>49</sup> Ibn al-Aṭīr X : 221.

<sup>50</sup> Ibn al-Aṭīr X : 387 ; Ibn al-Ġawzī évoque quant à lui quarante éléphants (XVII : 172).

<sup>51</sup> Zouache 2008 : 676-682.

<sup>52</sup> Al-Ḥusaynī : 30.

Le caractère très péjoratif de l'expression, permet ici au très légitimiste al-Ḥusaynī de construire une figure du « rebelle » qui réclame ce à quoi il n'a pas droit<sup>53</sup>. Si la connotation dépréciative s'explique par la position politique de l'auteur, il n'en est pas moins faux de dire que Qutlumush a dû rapidement rassembler des nomades pour pouvoir réclamer le pouvoir ; Sibṭ ibn al-Ġawzī mentionne ainsi une armée 50 000 Turcomans<sup>54</sup>. D'ailleurs, les opérations militaires évoquées par Ibn al-Aṭīr et Sibṭ ibn al-Ġawzī<sup>55</sup>, faites essentiellement de pillages, de fuites et de déplacements dans le désert évoquent les techniques de combat propres aux Turcomans<sup>56</sup>. Enfin, Qutlumush est signalé dans les activités militaires au sud de l'Anatolie et au nord de la Mésopotamie<sup>57</sup>. Or la zone régulièrement est parcourue par des tribus turcomanes, comme les Döger ou les Ivāī, plus ou moins liées au clan seldjoukide comme l'a déjà montré Cahen<sup>58</sup>.

La situation de Malikshāh pendant la seconde guerre de succession est le cas le plus compliqué à établir quant aux questions militaires et représente sans doute l'exception qui confirme la règle. En effet, si les chroniques insistent sur le fait que Malikshāh dépensent beaucoup d'énergie et de dinars pour s'assurer la fidélité de l'armée de son père, il apparaît que ce sont les nomades arabes et kurdes qui lui permettent de s'imposer face à son oncle<sup>59</sup>. En face, Qāvurt Beg semble s'appuyer avant tout sur les Turcomans, sans doute nomadisant dans les déserts situés entre le Kirmān et le Khurāsān<sup>60</sup>. En d'autres mots, les deux camps doivent alors s'appuyer sur des troupes avant tout nomades. Comme il est fréquent, l'aristocratie turcomane semble avoir choisi le camp du frère<sup>61</sup> et le fils doit rassembler ce qu'il peut pour assurer son pouvoir, l'armée impériale devant être relativement réduite.

Que ce fut donc pour rassembler l'armée – impériale ou princière – ou les Turcomans, les marches syriennes et khurassaniennes sont des lieux privilégiés pour les acteurs qui sont d'ores et déjà des combattants reconnus et qui fondent leur légitimité sur leurs talents de guerriers. Cela explique d'ailleurs l'absence de certaines marches frontalières. Le Tabaristān, l'Arménie ou le Makrān ne sont ni des lieux de nomadisation des turcomans ni de stationnement de garnisons impériales. À

l'inverse, le Kirmān avant Malikshāh<sup>62</sup>, l'ensemble micrasiatico-syro-mésopotamien<sup>63</sup> et le Khurāsān du nord<sup>64</sup> sont des territoires où les nomades sont présents.

Le dernier élément à prendre en compte est l'aspect financier. En effet, il faut pouvoir soutenir économiquement une guerre qui peut être plus ou moins longue. Or les candidats proches du cœur de l'empire – donc le plus souvent les enfants – ont l'avantage de pouvoir puiser dans le trésor impérial, comme le souligne J. Paul<sup>65</sup>. La situation semble néanmoins plus compliquée dans les faits. Si on peut faire l'hypothèse d'une concentration des finances impériales à l'époque de Malikshāh – encore qu'elle ne soit pas certaine – on sait que le « trésor impérial » était réparti dans différentes capitales de l'empire. Ainsi lors de la seconde guerre civile, le *mustawfī* explique à Nizām al-Mulk qu'il faut revenir à Nishapūr car la cité concentre une grande partie des richesses d'Alp Arslān<sup>66</sup>. Par ailleurs, les princes en charge d'une province pouvaient s'appuyer sur leurs régions pour financer la guerre ; Jürgen Paul suggère d'ailleurs que Tutush a pu se servir des finances syriennes s'il n'a pu avoir accès au trésor impérial<sup>67</sup>. De même, il paraît très probable qu'Alp Arslān et Sanjar ont pu être financés par les cités du Khurāsān. Par ailleurs, le contrôle de certaines provinces pouvait permettre un financement par l'augmentation de la masse monétaire. Faire battre monnaie a le double avantage de stipendier des troupes, turcomanes ou non, et d'affirmer une légitimité, un pouvoir<sup>68</sup>. Or le Khurāsān est une région où les ateliers ont une frappe intense depuis le début de la période seldjoukide. Il n'est pas nécessaire pour les frères de contrôler Bagdad, Ispahan ou Rayy pour avoir une monnaie à leur nom et à leur disposition puisque les ateliers de Nishapūr, de Balkh ou Merv sont aussi importants. La maîtrise du Khurāsān est d'autant plus avantageuse que les métaux servant à frapper la monnaie proviennent principalement des mines de l'Asie centrale et de la Chine<sup>69</sup>. Durant la période seldjoukide, la route d'approvisionnement passe par le nord du Khurāsān essentiellement (Balkh, Merv) puis longe le Tabaristān et la mer Caspienne avant d'obliquer soit au nord vers Constantinople soit au sud vers Bagdad<sup>70</sup>. Le contrôle des seules régions périphériques n'empêche donc pas un approvisionnement en métaux précieux.

<sup>53</sup> Sur la question du turcoman comme arme du « rebelle », Paul 2011 : 102-104, 110-111 et Durand-Guédy 2015 : 112-114.

<sup>54</sup> Sibṭ ibn al-Ġawzī : 107 ; voir Cahen 1964 : 23-24.

<sup>55</sup> Ibn al-Aṭīr X : 36 ; Sibṭ ibn al-Ġawzī : 107, 110.

<sup>56</sup> Peacock 2010 : 72-94.

<sup>57</sup> Ibn al-Aṭīr IX : 625 et 630-631 ; Bryennios : 98-100. Cahen 1964 : 18-21.

<sup>58</sup> Cahen 1948-1952 : 180-181.

<sup>59</sup> Ibn al-Aṭīr : 76-78 ; al-Ḥusaynī : 56-57. Peacock 2015 : 132 ; Durand-Guédy 2015 : 113.

<sup>60</sup> Sibṭ ibn al-Ġawzī : 164. Voir Cl. Cahen 1948-1952 : 180-182 et D. Durand-Guédy 2015 : 113.

<sup>61</sup> Peacock 2015 : 132-133.

<sup>62</sup> Durand-Guédy 2015 : 114-117.

<sup>63</sup> Cahen 1948-1952 : 178-187.

<sup>64</sup> Paul 2011 : 99-116.

<sup>65</sup> Paul 2011 : 108-110.

<sup>66</sup> Al-Ḥusaynī : 56.

<sup>67</sup> Paul 2011 : 109.

<sup>68</sup> Voir Lowick 1968.

<sup>69</sup> Blanchard 2001 : 223, 273.

<sup>70</sup> Blanchard 2001 : 306-307.

### III. L'ATTENTISME DES ACTEURS DES RÉGIONS CENTRALES

Les guerres de succession impliquent largement les marches frontalières, que ce soit du point de vue des acteurs ou des moyens militaires et financiers. Pourtant, comme nous l'avons remarqué, toutes ces guerres se soldent dans les régions centrales de l'empire. On peut alors s'étonner de deux éléments : le rôle très effacé du calife pendant la guerre et l'impossibilité pour les rouages impériaux de peser dans les conflits.

#### L'effacement du calife pendant les guerres de succession

Si le respect des décisions califales fut rarement complet, les Seldjoukides reconnurent depuis le début le calife comme la seule institution capable de les légitimer. Unique autorité capable de couronner *in fine* le nouveau sultan – officiellement son bras armé – les califes n'eurent cependant jamais un rôle important pendant ces conflits.

Pendant la première guerre de succession, Alp Arslān ne passe même pas par la capitale califale, étant plus soucieux de canaliser son appareil militaire à travers une campagne en Anatolie que d'être adoubé par le calife. C'est donc par correspondance que se fait l'attribution du titre sultanal, la remise des robes d'honneur et le serment d'allégeance du sultan au calife<sup>71</sup>.

Au cours de la seconde guerre de succession, le calife se fait encore plus absent. Ibn al-Aṭīr ne le mentionne pas durant l'année 465/1072-73, alors qu'il évoque bien la demande faite par Malikshāh de dire la *khuṭba* à son nom<sup>72</sup>. Et si le chroniqueur précise que les prières sont faites à Bagdad conformément à la demande du sultan, ni le calife ni ses agents ne sont signalés. Le calife n'apparaît que sommairement au début de l'année 466/1073-74 dans le récit de la venue de l'envoyé de Malikshāh à Bagdad au cours de laquelle il reçoit l'investiture officielle et les robes d'honneur pour son maître<sup>73</sup>. Même Ibn al-Ġawzī, pourtant proche du milieu califal n'évoque que les séances de condoléances organisées à Bagdad suite à l'annonce de la mort d'Alp Arslān. Dès qu'il s'agit de questions plus politiques, le chroniqueur se fait plus concis : « Et un écrit du sultan arriva au palais du calife le 8 Rajab ; il rappelait la mort de son père et demandait de faire dire la *khuṭba* [à son nom], puis [cela] fut fait

le lendemain sur les places »<sup>74</sup>. La personne du calife n'est plus nommée et l'obtention des demandes du sultan est mentionnée par un passif symptomatique de l'effacement d'al-Qā'im.

Si le rôle du calife est un peu moins effacé durant la troisième guerre de succession, ce n'est que très temporairement. En effet, après la mort de Malikshāh, Turkān Khatūn et Tāğ al-Mulk recherchent absolument des alliés qui les aideraient à se maintenir au pouvoir. Le soutien du calife leur semble donc indispensable ; ce dernier en profite alors pour imposer ses conditions après d'âpres négociations gérées par al-Ghazālī : « Il fut d'accord et mit les conditions que si le sultan officiel et la *khuṭba* serait son fils, le réel dirigeant, en ce qui concerne la conduite des armées et le soin du pays, serait l'émir Unur et qu'il devrait donner des ordres d'après les conseils de Tāğ al-Mulk. La gestion des affaires officielles et la collecte des taxes devraient aussi revenir à Tāğ al-Mulk et il serait la personne qui contrôle les affaires du gouvernement, installé devant la Dame »<sup>75</sup>. Le calife al-Mūqtadī est alors au sommet de sa puissance : il se permet de composer le nouveau gouvernement impérial en désignant lui-même l'atabeg, le vizir et en décidant de l'ordre protocolaire. Pouvoir immense pour un calife qui était prié quelques jours auparavant de partir en exil et de renoncer au trône<sup>76</sup>. Mais cette puissance califale s'estompe peu de temps après et le soutien du calife apparaît rapidement comme « sans importance » (*unimportant*) selon l'expression de J. Paul<sup>77</sup>. Tout d'abord, l'équipe gouvernementale imaginée par le calife perd un rouage essentiel avec la mort de Tāğ al-Mulk en Muḥarram 485/février 1093<sup>78</sup>. Par ailleurs, l'arrivée de nouveaux candidats au trône sultanal rend inopérant le système d'al-Mūqtadī qui se retrouve dans la nécessité de faire changer la *khuṭba* à chaque nouvelle armée entrant à Bagdad<sup>79</sup>.

La quatrième guerre de succession ne laisse pas plus de place au calife. Chez Ibn al-Aṭīr, al-Mustazhir n'est évoqué dans les sources que comme un figurant à qui le vizir demande de faire dire la *khuṭba* au nom de Maḥmūd II<sup>80</sup>. En effet, la mort de Muḥammad Tapar est rapportée dans l'année 511. Le récit de la mort du sultan est immédiatement suivi de la mention du fait que la *khuṭba* est faite au nom de son fils et le calife n'est

<sup>74</sup> Ibn al-Ġawzī XVI : 145.

<sup>75</sup> Ibn al-Aṭīr X : 214.

<sup>76</sup> Ibn al-Ġawzī XVI : 299-300.

<sup>77</sup> Paul 2011 : 108.

<sup>78</sup> Ibn al-Aṭīr X : 216.

<sup>79</sup> En moins d'une décennie, la *khuṭba* est successivement dite aux noms de Maḥmūd I<sup>er</sup>, Barkyaruk, Tutush, Barkyaruk et Muḥammad Tapar. À partir de 492/1098-99, Barkyaruk et Muḥammad Tapar se la disputent.

<sup>80</sup> Ibn al-Aṭīr X : 533.

<sup>71</sup> Ibn al-Aṭīr X : 35-42 ; al-Bundārī : 31-33 ; Ibn al-Ġawzī XVI : 86-88 ; Sibṭ ibn al-Ġawzī : 112-120.

<sup>72</sup> Ibn al-Aṭīr X : 76.

<sup>73</sup> Ibn al-Aṭīr X : 90. Al-Bundārī évoque les mêmes faits mais ne mentionne pas l'envoi d'une demande à Bagdad ; la capitale califale n'apparaît dans le récit qu'avec la venue de l'envoyé du sultan, voir al-Bundārī : 48-49.

mentionné nulle part. Ce n'est que dans le récit de l'année 512 que la demande du vizir est évoquée, ainsi que le fait que *khuṭba* est faite au nom du nouveau sultan. Il est par ailleurs précisé que celle-ci est faite le vendredi 13 Muḥarram<sup>81</sup>, soit plusieurs semaines après que Maḥmūd II l'ait faite dire à son nom à Ispahan, et sans doute dans les autres villes sous sa tutelle. Le calife est donc mis devant un fait accompli et ne fait que suivre le mouvement initié depuis Ispahan. Du reste du conflit, al-Mustarshid, qui a succédé à son père mort le 26 Rabi' II 512/3 août 1118, n'apparaît qu'à deux reprises, toujours dans un rôle secondaire. Alors que l'Irak et Bagdad sont confrontés aux combats entre Mas'ūd et Mankūbars, le calife envoie une lettre pour signifier qu'il désapprouve les combats ; cela n'empêche pas les protagonistes de continuer<sup>82</sup>. La deuxième occurrence est encore plus révélatrice de l'attentisme califal, puisqu'elle précise qu'après la victoire de Sanjar, « l'émir Dubays b. Ṣadaqā envoya [une lettre] à al-Mustarshid bi-Allāh, [pour que] la *khuṭba* soit faite au nom du sultan Sanjar. Cela fut fait le 26 Jumādā I et la *khuṭba* en faveur du sultan Maḥmūd fut supprimée »<sup>83</sup>. La victoire de Sanjar ne le pousse pas à demander formellement au calife la modification de la *khuṭba*. C'est un émir non directement lié aux Seldjoukides qui demande au calife de la modifier et de la rendre cohérente avec le résultat du champ de bataille. Ce ne sont donc pas les Seldjoukides qui s'en préoccupent. Ibn al-Ġawzī ne donne pas une position bien plus avantageuse au calife. Si le récit de la demande de Dubays est absent, le calife n'apparaît pas en tant qu'acteur. En effet, le chroniqueur bagdadien narre la victoire de Sanjar et la soumission de Maḥmūd<sup>84</sup>. Puis, quatre paragraphes, plus loin, il note que Sanjar envoie des présents au calife<sup>85</sup>. Cette fois-ci, la *khuṭba* n'est même pas évoquée directement, ce qui entre en résonance avec le texte d'Ibn al-Aṭīr ; en effet, les deux textes laissent à penser que Sanjar ne s'est pas préoccupé personnellement de cette question et que la question du calife est apparue comme secondaire aux acteurs khurāsāniens.

La cinquième guerre de succession ne fait pas exception. Alors que Mas'ūd et Dā'ūd cherchent tous deux à être reconnus par le calife, ce dernier réagit en leur répondant « que la décision quant à la *khuṭba* relevait du sultan Sanjar et que la *khuṭba* serait attribuée à celui qu'il

voulait. Le calife envoya [une lettre] aussi au sultan Sanjar suggérant qu'il ne fasse figurer aucun des deux dans la *khuṭba* et que la *khuṭba* devrait être à son nom seulement »<sup>86</sup>. Si le calife apparaît bien à la manœuvre pour discréditer les deux seuls princes seldjoukides susceptibles de se préoccuper de Bagdad, il n'en reste pas moins qu'il reconnaît comme seul décideur Sanjar. Ibn al-Ġawzī note que tous les prétendants se rassemblent à Bagdad pour demander le titre de sultan ; mais il ne mentionne en aucun cas le calife comme un personnage à même de résoudre le conflit. L'impression d'absence de capacités du calife à agir est renforcée par le fait qu'Ibn al-Ġawzī évoque l'appel à Zenguī immédiatement après la mention de l'arrivée des prétendants à Bagdad<sup>87</sup>.

En somme, le calife est bien un acteur absent de la question des guerres de succession. Même durant le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, période où il tente d'imposer son autorité, les guerres de succession et le choix du nouveau sultan échappent à toute ingérence califale. Cette passivité des Abbassides ne doit cependant pas nous étonner. Ces moments sont avant tout liés aux capacités militaires. Le calife est une autorité qui est légitime auprès des populations sédentaires mais en aucun cas auprès des Turcs. Sans force militaire considérable et sans crédit particulier auprès de l'élément militaire, le calife ne peut intervenir dans ce conflit qu'en sanctionnant une décision prise ailleurs et par d'autres.

### L'inefficience des rouages impériaux

La réalité des organes centralisateurs impériaux est une question complexe. Néanmoins, quelle que soit l'effectivité de ces rouages, on ne peut que s'étonner de leur incapacité à peser de manière efficace lorsque l'ensemble du clan est impliqué dans une redéfinition des places de chacun. Par ailleurs, si le calife n'a pas cherché à intervenir dans la majorité des conflits, les agents du pouvoir seldjoukide tentèrent à l'inverse de peser dans les guerres de succession. Leur influence resta cependant très limitée, comme l'a déjà remarqué Carla Klausner<sup>88</sup>.

Lors de la première guerre de succession, les sources concordent pour faire d'al-Kundurī l'origine de la nomination de Suleymān. C'est toujours lui qui, constatant la plus grande popularité d'Alp Arslān, fait changer la *khuṭba* à Rayy et plie devant la puissance du maître du Khurāsān<sup>89</sup>. Le rôle central du vizir de Tughril Beg dans l'opposition à Alp Arslān se lit aussi dans sa condamnation à mort par le nouveau sultan<sup>90</sup>.

<sup>81</sup> Ibn al-Ġawzī rapporte que cela a lieu le 23 Muḥarram (XVII : 161). La date précise ne change cependant pas le fait qu'elle est postérieure de plusieurs semaines à la date évoquée pour l'année 511. Du reste, Ibn al-Ġawzī ne rapporte pas plus une action du calife dans le changement de titulaire de la *khuṭba*.

<sup>82</sup> Ibn al-Aṭīr X : 540-541.

<sup>83</sup> Ibn al-Aṭīr X : 552.

<sup>84</sup> Ibn al-Ġawzī XVII : 172.

<sup>85</sup> Ibn al-Ġawzī XVII : 173.

<sup>86</sup> Ibn al-Aṭīr : 674.

<sup>87</sup> Ibn al-Ġawzī XVII : 270.

<sup>88</sup> Klausner 1973.

<sup>89</sup> Ibn al-Aṭīr X : 29 ; Sibṭ ibn al-Ġawzī : 97, 100, 108.

<sup>90</sup> Sibṭ ibn al-Ġawzī : 124-129.

La triste fin d'al-Kundurī pourrait laisser penser qu'il a simplement choisi le mauvais candidat et en paie le prix fort. Cette idée semble d'ailleurs accréditée par le fait que Nizām al-Mulk parvient à imposer sur le trône Malikshāh malgré la violente opposition de Qāvurt Beg et la défection d'une partie de l'armée d'Alp Arslān. En outre, Nizām al-Mulk ne se contente pas de choisir le bon candidat, mais occupe un rôle important si ce n'est central durant la guerre. Al-Ḥusaynī met en scène Nizām al-Mulk discutant de la stratégie à avoir avec le *mustawfī* Sharaf al-Mulk et écrivant à Qāvurt Beg pour le dissuader de réclamer le pouvoir<sup>91</sup>. Il est par ailleurs celui qui doit s'assurer de la fidélité de l'armée. La centralité du vizir semble donc incontestable. Plusieurs éléments doivent cependant nous amener à relativiser l'efficacité de Nizām al-Mulk. Tout d'abord, il faut remarquer que son intervention n'empêche pas le conflit de se résoudre sur le champ de bataille : c'est grâce aux troupes levées en urgence que Malikshāh peut s'imposer. En outre, il faut compter sur le fait qu'al-Ḥusaynī et Sibṭ ibn al-Ġawzī s'accordent à dire que la traversée de la mer d'Oman par l'armée de Qāvurt Beg fut calamiteuse et qu'une partie son armée sombra. Derrière la réalité d'une Bérézina connue par l'armée de Qāvurt Beg, il faut sans doute retenir l'idée que le prince seldjoukide ne pouvait pas compter sur l'ensemble de son armée. Enfin, il ne faut pas oublier que Nizām al-Mulk échoue à conserver à son maître les troupes d'Alp Arslān. Il se retrouve donc dans la même situation qu'al-Kundurī dix ans plus tôt : il ne parvient pas à convaincre les émirs. Cet échec l'amène à devoir s'appuyer sur des troupes hétérogènes et majoritairement non-turques. La force de Nizām al-Mulk dans ce conflit n'est pas liée à sa capacité à peser dans le clan, mais à sa capacité d'organisateur et d'administrateur en mesure de lever une armée à partir de rien.

La mort de Nizām al-Mulk est accompagnée dans les chroniques par de longs éloges de la puissance et de la grandeur du vizir. C'est d'ailleurs le contraste entre la puissance du vizir et l'incapacité de sa famille à appuyer efficacement tel ou tel prétendant au trône qui nourrit les critiques de Carla Klausner<sup>92</sup>. Cette incapacité des nizāmiens à peser dans la longue guerre de succession ouverte en 485/1092 a pour symétrique l'impossibilité pour Tāğ al-Mulk d'imposer réellement le choix de Maḥmūd I<sup>er</sup>. En effet, malgré une intense activité diplomatique et une intense distributions de biens aux militaires, les allégeances restent versatiles. La mort de Tāğ al-Mulk conclut rapidement cette tentative pour le vizir de maintenir l'unité autour du fils de Turkān Khātun.

Si al-Kundurī, Nizām al-Mulk, Tāğ al-Mulk et les nizāmiens peinent à rassembler l'armée, c'est en partie

parce que leurs seuls arguments pour maintenir la fidélité des troupes sont d'ordre pécunier. En effet, leurs maîtres sont jeunes et les vizirs ne disposent pas d'une légitimité militaire. De plus ils ne sont pas turcs et ne peuvent prétendre rassembler autour de leur charisme les éléments turcs liés au sultan défunt. Ils ne peuvent qu'utiliser des arguments financiers. De là l'unanimité des sources à évoquer les dépenses des vizirs pendant les guerres de succession. Mais cela semble clairement peu opérer sur des troupes qui suivent avant tout un chef capable de les mener et de leur assurer la prospérité sur un plus long terme.

C. Klausner lie l'incapacité des administratifs à peser dans ces moments cruciaux au fait que les Seldjoukides sont restés une dynastie guerrière, où le calame pesait peu face au sabre<sup>93</sup>. Pourtant, force est de constater que le sabre n'est guère plus efficace pendant ces guerres. La première guerre de succession mise de côté, l'armée impériale – au sens d'armée liée au sultan – se montre incapable de peser efficacement du côté d'un candidat ou d'un autre. En effet, seul le premier de ces conflits montre l'armée de Tughril Beg faire clairement le choix d'Alp Arslān, d'abord contre Suleymān, puis contre Qutlumush.

Durant la seconde guerre de succession, alors que Malikshāh se trouve avec l'armée de son père, malgré les préventions d'Alp Arslān et de Nizām al-Mulk, une partie de l'armée se débande et une autre partie rejoint le clan de Qāvurt Beg.

Pendant la troisième guerre de succession, l'armée de Syrie montre une certaine versatilité dans ses choix en suivant d'abord Tutush, puis en se retournant contre lui. Par ailleurs, malgré les propositions financières de Tāğ al-Mulk et de Turkān Khatūn, l'armée du sultan semble hésiter entre le parti de Maḥmūd I<sup>er</sup> et de Barkyaruk. Une autre partie fait d'ailleurs le choix de soutenir Arslān Arghūn. En outre, la faiblesse de l'armée impériale se lit aussi dans les difficultés à faire revenir le Khurāsān dans le giron d'Ispahan.

La quatrième guerre de succession relève d'une autre logique. Il ne s'agit ici plus de la versatilité d'une armée impériale qui ne sait choisir un candidat précis. C'est avant tout la faiblesse des armées irako-ğibālienne face à l'armée du Khurāsān qui est en question. Elle correspond également à un moment où le financement d'armées impériales devient trop coûteux et où les sultans reviennent à un système reposant essentiellement sur les Turcomans<sup>94</sup>.

Califes, secrétaires, émirs liés aux sultans, acteurs des régions centrales ou proches du sultan, peinent donc à intervenir dans les guerres de succession. Même lorsqu'ils

<sup>91</sup> Al-Ḥusaynī : 56.

<sup>92</sup> Klausner 1973 : 89-96.

<sup>93</sup> Klausner 1973 : 82-83.

<sup>94</sup> Durand-Guédy 2015 : 123-126.

cherchent à peser dans le choix du nouveau sultan, leur intervention est rarement efficiente et la majorité du système mis en place par les sultans décédés déraillent dans ces phases de conflits. La guerre de succession est indéniablement un moment où les logiques étatiques dont dérivent ces institutions ne sont plus opérantes. Néanmoins, une fois la parenthèse que représentent ces conflits est fermée, les logiques étatiques reviennent et c'est au cœur de l'empire que l'on sanctifie le choix opéré par les armes : tous les vainqueurs cherchent à ce que Bagdad reconnaisse leur nouveau pouvoir.

#### IV. LES GUERRES DE SUCCESSION, MAINTIEN DU SYSTÈME DU CONDOMINIUM ?

##### La légitimité des périphéries contre celle des centres

Les guerres de succession résultent d'une lutte entre deux logiques de pouvoirs : impériale et steppique. Ces deux logiques recouvraient une réalité ethnique : alors que les partisans persans et les chroniqueurs arabophones défendaient une succession des fils, les Turcomans, fidèles aux traditions turques prêtaient allégeance au parent le plus puissant, soit le plus souvent les frères. Cette opposition entre les deux sources de légitimité qui abreuyaient l'État seldjoukide se retrouvaient spatialement.

En effet, la culture politique issue de la steppe est une culture qui se retrouve dans les marches de l'empire, que ce fut en Syrie, en Anatolie ou dans le Khurāsān. Les différentes migrations des nomades et l'état de combat permanent qui imposaient de laisser des troupes militaires dans les zones frontalières y créaient des zones où la légitimité est liée avant tout aux capacités militaires. Ce phénomène est d'ailleurs similaire à ce qui se produit dans l'Empire byzantin au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle où les troupes et populations micrasiatiques, habituées à un état de guerre permanent en raison de leur situation frontalière, ne reconnaissent de légitimité qu'aux qualités militaires de certains chefs<sup>95</sup>.

À l'inverse, les régions centrales de l'empire voient se perpétuer une culture politique qui veut que la logique dynastique prime sur toutes autres considérations. « Un frère n'hérite pas quand il y a un fils » répondit Malikshāh à Qāvurt Beg quand ce dernier réclamait le pouvoir à la mort de son frère, au nom précisément de ce lien<sup>96</sup>. Cette position est assumée par les fils bien évidemment, élevés dans l'idée qu'ils vont succéder à leurs pères. C'est aussi la logique soutenue par l'appareil administratif seldjoukide qui a le plus souvent fait le choix de soutenir les enfants.

##### Les trois premières guerres de successions et le maintien d'une logique tribale.

Durant le V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, les guerres de succession sont régulières quant au déroulé et aux conséquences. En effet, elles sont toutes suivies d'attribution de terres à certains membres du clan. Si les guerres de succession sont la résultante de l'opposition entre la culture politique steppique venue des marches et la culture politique impériale venue des régions centrales, c'est toujours la culture des steppes qui en est sortie renforcée.

La première guerre de succession marque l'unification des terres orientales et occidentales, puisqu'Alp Arslān réunit son domaine à celui de son oncle. Elle est pourtant suivie d'une distribution des territoires. En effet, deux textes conservent l'idée que le nouveau sultan répartit les terres de son nouvel empire. Le texte d'al-Ḥusaynī est très sec, se contentant de signaler qu'Alp Arslān nomme son fils Arslān Arghūn au Khwarezm, puis fait de Malikshāh son héritier en même temps qu'il offre des robes d'honneur aux émirs présents<sup>97</sup>. Le second récit – celui d'Ibn al-Aṭīr – est beaucoup plus détaillé :

Cette année-là, Alp Arslān laissa Marw [Merv] pour se rendre à Raykān et il campa à l'extérieur [de la ville] avec plusieurs émirs de la région (*min al-dawlat*). Il reçut d'eux les engagements et les serments envers son fils Malikshāh, de ce qu'il serait sultan après lui et il le fit monter [sur un mont] et marcha [devant lui] en portant dans ses mains la *ghāshīya*. Le sultan donna des robes d'honneur à l'ensemble des émirs et leur ordonna de faire dire la *khutba* à son nom [celui de Malikshāh] dans l'ensemble des régions qu'il gouvernait. Puis ceci fait, il assigna (*'aqta'a*) les territoires. Il assigna le Māzandarān à l'émir Inānġ Bayghū, Balkh à son frère Suleymān b. Dāwud Ğuġhrī Bak, le Khwarezm à son frère Arslān Arghūn, Merv à son autre fils Arslān Shāh, Saghāniyān et Takhāristān à son frère Ilyās et la province du Baghshūr et ses alentours à Mas'ūd b. Irtāsh qui était de la parenté du sultan, et la province d'Asfarār à Mawdūd b. Irtāsh<sup>98</sup>.

Il est tout d'abord intéressant de noter que le partage des terres se fait au cours d'une cérémonie aux accents franchement turcs. Le lieu – plaine qui se trouve être un lieu de nomadisation des Turcomans<sup>99</sup> – permet de rassembler un vaste campement. On retrouve par ailleurs le procédé qui consiste à inviter des émirs afin de les faire participer et reconnaître une évolution dans la structure du clan. Cette évolution est double puisqu'il s'agit de nommer un héritier et de redistribuer la place de chacun à travers l'attribution de gouvernements. On retrouve également un cérémonial typiquement turc, qui consiste à donner un « trône » à l'héritier – le texte parle ici de

<sup>95</sup> Dagron 1991.

<sup>96</sup> Al-Ḥusaynī : 56.

<sup>97</sup> Al-Ḥusaynī : 40-41.

<sup>98</sup> Ibn al-Aṭīr X : 50.

<sup>99</sup> Voir Krawulsky 1978 : 108.

mettre en hauteur Malikshāh – et de lui donner les insignes de culture persano-turque de son pouvoir – la *ghāshiya*<sup>100</sup>. Par ailleurs, la cérémonie a lieu après qu'Alp Arslān se soit doublement imposé lors de la guerre de succession et lors d'une campagne victorieuse au cours de laquelle son fils, Malikshāh s'est illustré pour la première fois. Cela rappelle une ancienne coutume turque qui consiste à ne donner un nom aux jeunes garçons qu'après des exploits guerriers. Le décorum, le banquet avec les émirs pour faire constater les évolutions du clan, le don d'un « trône » au fils du chef du clan sont des traditions attestées dans le *Kitābi Dede Qorqut*, recueil de contes turcs<sup>101</sup>. Enfin, il faut noter qu'Alp Arslān fait rentrer les émirs dans un système d'obligés en les « investissant » par la remise de robes d'honneur.

C'est donc dans un cadre typiquement turc et tribal qu'Alp Arslān en vient à distribuer les terres aux différents membres de sa famille. Ce partage se fait en faveur de ses frères, d'une partie de ses fils, d'un émir qui n'est plus évoqué par la suite et de deux personnages, Mawdūd et Mas'ūd, fils d'Irtāsh. Ce nom est bien attesté mais ne va pas sans poser problème<sup>102</sup>. En effet, Ibn al-Aṭīr évoque un Irtāsh frère d'Ibrāhīm Yināl à deux reprises<sup>103</sup>. Mais les neveux d'Ibrahim Yināl s'appellent Muḥammad et Aḥmad d'après Ibn al-Aṭīr<sup>104</sup>. Par ailleurs, Ibn Funduq affirme que le frère de Qutlumush s'appelait Irtāsh<sup>105</sup>. Si Cl. Cahen évoque la possibilité que Qutlumush ait eu un frère du nom d'Irtāsh, Andrew Peacock choisit de faire du fils d'Arslān Isrā'īl un enfant unique et considère qu'Irtāsh est le frère d'Ibrāhīm Yināl<sup>106</sup>. Mais quelle que soit la solution retenue, la logique reste la même. Il s'agit de récompenser une partie du clan qui a choisi Alp Arslān. Le cas de l'émir Ināṅṅ Bayghū n'est guère plus clair. Etant donné le titre de « Bayghū », on peut supposer qu'il est le chef d'un clan allié aux Seldjoukides et on peut imaginer qu'il a soutenu Alp Arslān et est récompensé. Il se trouve que les sources conservent deux occurrences d'un émir appelé Ināṅṅ pour ces années. Tout d'abord, Sibṭ ibn al-Ġawzī évoque un Ināṅṅ Beg qui a poussé al-Kundurī à reconnaître Alp Arslān comme sultan<sup>107</sup>. Par ailleurs, Ibn al-'Adīm rapporte que c'est un certain Ināṅṅ Beg qui est la source du *Maliknāme*<sup>108</sup>. Ināṅṅ étant un nom turc courant, il n'est pas impossible qu'il y ait trois émirs, pas plus qu'il n'est improbable que les trois occurrences renvoient au même homme. Andrew

Peacock envisage une identité entre la source du *Maliknāme* et celui de Sibṭ ibn al-Ġawzī ; il doute plus sérieusement du lien entre l'émir d'Ibn al-Aṭīr et les émirs des autres sources<sup>109</sup>. Sans exclure aucune possibilité, il nous semble plus probable de lier l'émir d'Ibn al-Aṭīr avec celui de Sibṭ ibn al-Ġawzī. Il est en effet curieux qu'Ibn al-Aṭīr évoque un personnage sans lien avec la famille du sultan et qui ne soit qu'un émir « allié », inconnu par les autres sources. C'est pourquoi il est probable qu'il fasse référence ici à un émir important de l'entourage de Tughril Beg et connu des historiens arabes. Il nous paraît à l'inverse relativement étonnant qu'Alp Arslān confie un territoire à un « ancien » du clan. En effet, la gestion de territoires est plutôt confiée à des émirs en pleine capacités physiques, difficilement compatible avec l'idée avancée par Ibn al-'Adīm que la source du *Maliknāme* est « le plus ancien du peuple ».

Les terres attribuées appellent également quelques remarques. Tout d'abord, cela ne concerne que des territoires frontaliers ; en outre, tous sont orientaux sauf le Mazandarān qui est symptomatiquement le seul territoire à ne pas être attribué à un membre de la famille. Cela renforce d'ailleurs l'idée qu'il ne s'agit pas d'un chef de clan allié pour la circonstance. En effet le Mazandarān est peu lié aux migrations et on comprendrait mal la logique de la récompense d'un allié par l'octroi d'un territoire peu gérable pour des nomades. En outre, il faut prendre en considération la relative cohérence des attributions. Les deux fils d'Irtāsh reçoivent des territoires mitoyens au Sud-Est, à la frontière avec les Ghaznévides. Les frères et fils d'Alp Arslān reçoivent quant à eux les territoires frontaliers situés au Nord-Est, de part et d'autre de l'Amou Darya. La répartition des territoires selon des logiques familiales laissent à penser qu'Alp Arslān agit selon la logique que les Mongoles appelleront plus tard les « *ulus* ». Si les territoires n'appartiennent dans ce texte pas à une personne, ils relèvent très clairement de logiques familiales. Alp Arslān attribue aux fils de Čaghri Beg la région de l'Amou Darya et la Transoxiane alors que le Sud-Est est confié aux fils d'Irtāsh.

Loin d'être la concentration du pouvoir dans la main d'Alp Arslān, la victoire au cours de la guerre de succession est l'occasion de maintenir un système tribal très traditionnel. Le cadre de l'évènement est steppique et le partage des terres l'est tout autant. Par ailleurs, l'assignation des territoires se fait de manière relativement généreuse pour les membres de la famille. Ce ne sont rien de moins que Balkh, Merv et des provinces entières qui sont attribuées, empêchant par la même toute possibilité de concentration.

<sup>100</sup> Voir à ce sujet Becker 1910.

<sup>101</sup> Voir *Kitab-i Dede Korkut* : 96, 99.

<sup>102</sup> Voir les remarques que lui consacre Cahen 1964 : 16-17.

<sup>103</sup> Ibn al-Aṭīr IX : 506, 645.

<sup>104</sup> Ibn al-Aṭīr IX : 645.

<sup>105</sup> Ibn Funduq : 72.

<sup>106</sup> Peacock 2010 : 64.

<sup>107</sup> Sibṭ ibn al-Ġawzī : 111.

<sup>108</sup> Ibn al-'Adīm : 72.

<sup>109</sup> Peacock 2010 : 34.

La deuxième guerre de succession voit également le maintien de la tradition tribale :

Alp Arslān recommanda aussi à son fils Malikshāh de donner à son frère Qāvurt Beg b. Dāwud les provinces du Fārs et du Kirmān, une certaine somme prélevée du trésor et de le faire épouser sa veuve ; Qāvurt Beg était déjà au Kirmān. Et il [lui] recommanda de donner à son fils Ayāz b. Alp Arslān ce qui avait été à son père Dāwud en plus [de lui donner] 500 000 dinars. Il dit : « Toux ceux qui ne seront satisfaits de ce que j'ai décidé pour lui, combats-le et utilises ce que je lui attribue pour lui faire la guerre »<sup>110</sup>.

Alp Arslān reste fidèle à la conception de l'empire qui a prévalu lorsque s'est conclue la première guerre de succession : un empire relevant d'un condominium avec un chef qui a la suprématie nominale sur tous les autres. Ainsi, Malikshāh reste le grand sultan dont le nom est prononcé dans la *khuṭba*. Mais les autres princes seldjokides sont dotés de territoires importants : le Fars, le Kirmān (et l'Oman) pour Qāvurt Beg et les provinces du Khurāsān et de Transoxiane pour Ayāz. Loin d'acter la centralisation qui aurait été l'œuvre de Nizām al-Mulk, les dernières paroles du sultan tendent au contraire à maintenir un statut quo à la veille d'un conflit qu'Alp Arslān prévoit. Cela va jusque dans la pratique turque de la loi du lévirat. Le conflit se soldera d'ailleurs par l'application des projets du sultan défunt : le Kirmān ira effectivement aux enfants de Qāvurt Beg après la victoire de Malikshāh et un autre fils aura la charge du Khurāsān : Ayāz, puis Tekesh.

Les répartitions des terres résultant de la troisième guerre de succession font office d'image d'Épinal de la fragmentation de l'empire dans les études modernes et nous ne reviendrons pas dessus. Il convient néanmoins de nuancer cet avis en raison du fait que ce partage s'inscrit dans le fonctionnement traditionnel de toutes les guerres de succession, même si le phénomène est accentué par la très longue durée du conflit. Ces redistributions de territoires ont lieu en deux temps principaux. La première phase résulte de la lutte directe entre les frères et les fils. En effet, la mort de Tutush entraîne de facto la sortie de la Syrie du giron impérial et la division des terres syriennes entre ses deux fils, Ridwan et Duqāq. Puis la mort d'Arslān Arghūn et la reprise du Khurāsān entraîne son attribution à Sanjar. La seconde phase de la guerre concerne cette fois-ci les fils de Malikshāh. La

paix de 495/1101-02 prévoit que Muḥammad Tapar reçoive les territoires de Ganja, Azerbaïdjan, Diyār Bakr et de la Mésopotamie<sup>111</sup>.

Au-delà donc d'un partage régulier des terres qui empêche de fait la centralisation, elle est l'occasion pour les protagonistes de confirmer et de réactualiser un système tribal et steppique. Le partage des terres, qui revient à un partage des provinces-frontières, le centre étant réservé à la lignée des enfants, voire de la primogéniture, se fait au cours d'événements qui réactualisent la culture tribale turque.

### Le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle et l'affaiblissement des logiques steppiques.

Le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle voit une modification des logiques présidant aux résolutions des guerres de succession, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, le territoire seldjokide « distribuable » s'est considérablement amoindri. La Syrie est passée dans les mains des enfants de Tutush après la 3<sup>e</sup> guerre de succession ; le Kirmān est sorti de l'orbite des Seldjokides après la 2<sup>de</sup> guerre de succession ; le Khurāsān est fermement attribué à Sanjar ; enfin les Seldjokides ne cherchent plus à avoir d'influence en Mésopotamie et en Anatolie depuis la mort de Malikshāh. Les terres confiées aux Atabegs se trouvent confisquées dans les faits au profit des émirs et aux détriments des Seldjokides.

Le deuxième élément qui modifie la physionomie des accords post-conflits de succession est lié aux récurrentes victoires de Sanjar. Ces victoires transforment les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> guerre de succession en simple confirmation de la position privilégiée du maître du Khurāsān sur le reste de la famille. Sans modification majeure des rapports de force au sein du clan, les guerres de succession amènent logiquement une moindre réattribution de terres liées à la nouvelle place dans la famille.

Néanmoins ces logiques demeurent même si elles sont moins fortes qu'au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. En effet, aucun des conflits n'entraîne une centralisation du pouvoir dans les mains du vainqueur, alors que Sanjar aurait pu s'approprier les territoires de ses neveux en raison d'une puissance évidemment supérieure. Le conflit de succession doit redéfinir la hiérarchie entre les membres de la famille mais ne doit en aucun cas modifier la réalité d'un condominium, *a fortiori* à un moment où les belligérants n'ont plus les moyens de s'imposer sur l'ensemble de l'aire seldjokide.

<sup>110</sup> Ibn al-Aṭīr X : 76. Voir les récits quasiment identiques chez al-Bundārī : 47 ; Ibn al-Ġawzī XVI : 147 ; Sibṭ ibn al-Ġawzī : 165-166. Seul al-Ḥusaynī ne rapporte pas cet événement. Le silence du légitimiste al-Ḥusaynī est d'ailleurs assez logique car il cherche à montrer les Seldjokides sous les traits d'une dynastie impériale ; il ne peut donc pas rapporter la volonté de division de l'empire selon une logique tribale.

<sup>111</sup> Ibn al-Aṭīr X : 331.

## CONCLUSION

L'expression « Le Roi est mort ! Vive le Roi » signifiait une organisation de la monarchie française qui était faite pour que la question de la succession n'existât pas. Certains sultans seldjoukides auraient envié une telle organisation. La réalité fut toute autre puisque chaque décès d'un sultan entraînait un conflit faisant jouer une grande partie des acteurs du pouvoir seldjoukide. Ces conflits relèvent d'une logique steppique qui veut que le nouveau sultan soit un guerrier accompli qui a prouvé sur le champ de bataille ses capacités. Cela entraîne une lutte entre des catégories d'acteurs récurrentes. La récurrence des acteurs, couplée à la constance du fonctionnement seldjoukide, entraîne des récurrences spatiales qui renvoient à l'organisation spatiale du *dawlat al-salġuqiyya*. Les frères viennent de certaines régions frontalières combattre les fils qui se situent dans les régions centrales, car le charisme militaire est lié à ces régions excentrées face à un charisme dynastique qui s'exprime dans des capitales traditionnelles du Moyen Orient mais dénuées de la réalité d'un pouvoir resté en partie nomade.

## BIBLIOGRAPHIE

## Sources

- AL-BUNDARI, *Zubdat al-nuṣra*, éd. M.T. Houtsma, *Textes relatifs à l'histoire des Seldjoukides*, vol. II, Leyde, 1889.
- AL-HUSAYNI, *Akhbār al-dawlat al-salġuqiyya*, éd. M. Iqbal, Lahore, 1933.
- ANONYME, *Kitāb-i Dede Korkut*, trad. Louis Bazin et Altan Gokalp, *Le livre de Dede Korkut*, Paris, Gallimard, 1998.
- IBN AL-AṬIR, *al-Kāmil fī l-ta'rīḥ*, éd. Thornberg, Beyrouth, Dar al-Ṣādir, 1965-1967, vol. IX et X ; Trad partielle Donald S. Richards, *The Annals of the Saljuq Turks*, Londres, RoutledgeCurzon, 2002.
- IBN AL-ĠAWZĪ, *Kitāb al-muntaẓam fī ta'rīḥ al-mulūk wa l-Umam*, éd. M. et M. 'Abd al-Qādir 'Aṭā, Beyrouth, Dār al-kutub al-'ilmiyya, 1412/1992, vol. XV - XVII.
- IBN AL-QALĀNISĪ, *Dayl ta'rīḥ Dimaṣq*, éd. H.F. Amedroz, Leyde, 1908.
- SIBṬ IBN AL-ĠAWZĪ, *Mir'āt al-zamān fī ta'rīḥ al-a'yān*, éd. Ali Sevim, Ankara, 1968.
- NICEPHORE BRYENNOS, *Historia*, trad. P. Gautier, *Nicéphore Bryennios. Histoire*, Bruxelles, 1975.
- IBN FUNDUQ, *Tā'rīḥ-i Bayhaq*, éd. Bahmanyar, Téhéran, 1317/1939.
- BLANCHARD Ian, 2001, *Mining, metallurgy and minting in the Middle Ages*, vol. 1, Stuttgart, Franz Steiner Verlag.
- BOSWORTH Climmund E., 1968, « The political and dynastic history of the Iranian world (A.D. 1000-1217) », dans R. Frye (ed.), *Cambridge History of Iran*, vol. 5, p. 1-202.
- CAHEN Claude, 1948-1952, « Les tribus turques d'Asie occidentale pendant la période Seljukide », *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, vol. 51, p. 178-187.
- , 1960, « Arslān Arghūn », *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>nd</sup> édition, vol. 1.
- , 1964, « Qutlumush et ses fils avant l'Asie mineure », *Der Islam*, vol. 39, p. 14-27.
- DAGRON Gilbert, 1991, « Le combattant byzantin à la frontière du Taurus : guérilla et société frontalière », dans *Le combattant au Moyen Âge, XVIIIe Congrès de la Société des Historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public*, Montpellier, p. 37-43.
- DEFRÉMÉRY Charles, 1853, « Recherches sur le règne du sultan seldjoukide Barkiarok (485-498 de l'Hégire, 1092-1104 de l'ère chrétienne », *Journal Asiatique*, série 5, vol. 1, p. 425-458 et vol. 2, p. 217-322.
- DURAND-GUÉDY David, 2015, « Goodbye to the Türkmens ? The Military Role of Nomads in Iran after the Saljūq Conquest », dans K. Franz et W. Holzwarth (éd.), *Nomad Military Power in Iran and Adjacent Areas in the Islamic Period*, Wiesbaden, Reichert Verlag, p. 123-124.
- FLETCHER John, 1979-1980, « Turco-Mongolian Monarchic Tradition in the Ottoman Empire », *Harvard Ukrainian Studies*, vol. 3-4, partie 1, p. 236-251.
- GROUSSET René, 1963 [1939], *L'Empire des steppes*, Paris, Payot.
- KLAUSNER Carla, 1973, *The Seljuk vevirate, a study of civil administration, 1055-1194*, Harvard, Harvard University Press.
- KRAWULSKY Dorothea, 1978, *Irān – Das Reich der Ilḡāne. Eine topographisch-historische Studie*, Wiesbaden.
- LAMBTON Ann-Katherine S., 1968, « The Internal Structure of Saljuq Empire », dans R. Frye (ed.), *Cambridge History of Iran*, vol. 5, 1968, p. 203-228.
- LOWICK Nicholas, 1968, « A gold coin of Rasūltegin, seljuk ruler in Fārs », *Numismatic Chronicles*, 7<sup>e</sup> série, vol. 8, p. 225-230.
- PAUL Jürgen, 2011, « Arslān Arghūn – Nomadic revival ? », dans C.-R. Lange et S. Mecit (éds), *The Seljuqs*, Édimbourg, Edinburgh University Press, p. 99-116.
- , 2014, « Arslān Arghūn », *Encyclopaedia of Islam*, 3<sup>rd</sup> édition. Consulté en ligne le 19 mai 2018.
- PEACOCK Andrew Charles S., 2010, *Early Seljūq history*, Londres – New-York, Routledge.
- , 2015, *The Great Seljuk Empire*, Édimbourg, Edinburgh University Press.
- RICHAUD Jean-David, 2018, « Les “Grands Seldjoukides” : l'invention par les historiens d'un âge d'or seldjoukide », dans P. Ernst (éd.), *Âge d'or et décadence : une perception des sociétés du passé*, Bibliothèque numérique Paris 8, p. 11-23. [En ligne]. Publié en ligne le 12 mars 2018.
- SANAULLAH Mawlawi Fādil, 1938, *The Decline of the Saljūqid Empire*, Calcutta.
- ZOUACHE Abbès, 2008, *Armées et combats en Syrie (491/1098 – 569/1174)*, IFPO, Damas.

## Études

- BASAN Aziz, 2010, *The great Seljuqs, a history*, Londres, Routledge.
- BECKER Carl H., 1910, « La Ghāshīya comme emblème de la royauté », dans *Centenario M. Amari*, vol. 2, Palerme, p. 148-151.